

# Vertiges quotidiens

QUINZE NOUVELLES D'UNE RÉFÉRENCE DE LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE BRÉSILIENNE POUR SE PERDRE DANS DES VIGNETTES AUSSI DRÔLES QU'EFFRAYANTES.

**L**a littérature fantastique, qui pousse les logiques du réel pour mieux les mettre à nu, semble avoir été pratiquée par des écrivains dont la vie professionnelle était celle de gratte-papiers, occupant des postes plus ou moins élevés. Comme si un quotidien consacré à la rigueur bureaucratique impliquait nécessairement l'existence d'un envers inquiétant, celui où cette même rigueur, poussée à bout, engendre des monstres. Si l'on en croit les quelques indices biographiques fournis par cette première traduction française d'une sélection de l'œuvre guère pléthorique du Brésilien Murilo Rubião (1916-1991), notre théorie semble se confirmer : l'écrivain, qui n'aura produit qu'une petite trentaine de nouvelles au cours de sa vie, était de jour un diplomate et un fonctionnaire public. Bref, quelqu'un qui, comme le dit son traducteur Dominique Nédellec dans sa préface, occupait « *des postes exigeant sans doute d'avoir un minimum les pieds sur terre* ». Ne fut-il pas,

en effet, directeur de cabinet du gouverneur et futur président Juscelino Kubitschek ? Cela n'empêcha pas Rubião, pourtant, de déclarer qu'il avait « *toujours perçu comme réelles des choses qui relèvent de l'absurde aux yeux d'autres personnes* ». Mais la lenteur obsessionnelle avec laquelle il concevait puis corrigeait ses contes à mesure de leurs diverses éditions n'est peut-être que l'extension naturelle des qualités qui faisaient de lui un homme de responsabilités. Les divers personnages qui peuplent ses nouvelles ne manquent souvent pas, d'ailleurs, de ces mêmes qualités : ils appliquent eux aussi de la rigueur dans leurs décisions et dans leurs actions ; que celles-ci soient erronées, se trompent d'objet ou aboutissent à des résultats désastreux, est bien entendu ce qui fait le sel de ses récits. Ainsi d'un homme qui tient absolument à décrocher un entretien avec le directeur d'une usine et finit par faire la queue pendant des mois, sans que l'objet de sa requête ne soit jamais élucidé.

On retrouve chez Rubião cette atmosphère kafkaïenne où le fantastique, s'il ne naît pas nécessairement du quotidien, s'y inscrit en tout cas sans heurts, et semble une donnée aussi naturelle que la pluie et le beau temps. Aucune des nouvelles de ce recueil ne ressent le besoin d'expliquer le pourquoi et le comment des situations incongrues qu'elles exposent et poussent dans leur dernier retranchement. Des situations qui font rire le lecteur avant de l'inquiéter, ou l'inverse. Peut-être, justement, parce qu'elles se passent d'explication et que l'objet de chaque nouvelle n'est pas de trouver, par exemple, une raison à l'existence improbable de dragons dont la présence perturbe la vie d'une bourgade, mais d'exposer tranquillement les choix qui sont faits pour gérer « pragmatiquement » leur présence et tenter de les insérer à la communauté. Rubião joue subtilement du comique – un rire froid qui éclate à rebours – en refusant de poser la problématique à l'endroit le plus attendu. Ainsi, ses dragons gênent bien davantage par leur alcoolisme que par le feu qu'ils sont susceptibles de cracher.

De même, un magicien aux pouvoirs illimités ne rêve que d'une chose, devenir fonctionnaire pour être débarrassé d'une liberté qui l'entrave. Ailleurs, la construction perpétuelle d'un gratte-ciel voit l'accomplissement d'une prédiction qui annonçait le chaos à partir du huit-centième étage. Plus loin, un homme qui cherche à « *trouver une issue* » tente diverses métamorphoses. Mais, « *devenu porc, il perdit toute tranquillité* ». N'étant pas du genre à baisser les bras, « *il imagine alors que se fondre dans un nuage lui apporterait la solution. La solution à quoi ? Il s'agissait de solutionner quelque chose. C'est à cet instant que lui vint l'idée de se transformer dans le verbe solutionner* ». En quelques pages, Rubião déploie des infinis où il fait bon s'égarer.

**Guillaume Contré**

## LE CHAT, LE GÉNÉRAL ET LA CORNEILLE de Nino Haratischwili

Traduit de l'allemand par Rose Labourie, Belfond, 592 pages, 24 €

**P**lutôt qu'une fable, à laquelle peut faire penser le titre animalier, *Le Chat, le Général et la Corneille* est une épopée aux acteurs hauts en couleur et en noirceur. Le premier est le surnom de Sesili, actrice en devenir qui a fui la Géorgie pour l'Allemagne et paraît être un alter ego de l'auteure. Le deuxième, Alexander Orlov, est un oligarque russe dont la fille s'est suicidée devant la monstruosité du monde, d'où sa froideur vengeresse. Onno Brenner, journaliste parmi les conflits les plus meurtriers, tient de son oiseau-totem la capacité d'annoncer le malheur.

Ces personnages alternés dessinent une fresque de la Russie à la suite de la chute du communisme, alors que la guerre de Tchétchénie est le pivot de l'horreur. Nuit fatale, viol et assassinat de la jeune Nura, culpabilité de Malish qui pense n'avoir pas su la protéger, théâtre, tout cela s'avance inexorablement, s'imbrique, pour enchaîner le lecteur dans une vertigineuse tragédie. Et l'on se doute qu'Onno Brenner aura fort à faire pour démêler vingt ans plus tard les responsabilités du Général. L'indépendance des femmes est tour à tour brisée, développée, selon les points de vue et les destinées ; l'étrange ressemblance de Nura et du Chat permettant à l'actrice de se voir proposer par Orlov un rôle traumatique : « *Dans cette galaxie noire, poussiéreuse, sans fenêtre, elle voulait fouiller, explorer tous les abîmes, et, tel un phénix, renaître de ses cendres, plus vide que jamais* ».

Hors le peu de concision et la tension trop mélodramatique (surtout à la fin), Nino Haratischwili est en son roman déjà historique une conteuse éprouvée, maniant avec sûreté un réalisme cru, un étonnant lyrisme, une acuité psychologique prenante.

**Thierry Guinhut**

**L'Ex-Magicien de la taverne du Minho**, de Murilo Rubião, traduit du portugais (Brésil) par Dominique Nédellec, L'Arbre vengeur, 180 pages, 15 €